

## Marc Strauss

### La pandémie et la guerre \*

*Résumé* : Il est possible, en s'inspirant des considérations de Freud sur la guerre et la mort, de faire un parallèle entre la pandémie que nous connaissons et la guerre. Reste que les différences sont nombreuses et l'épisode sanitaire actuel est plutôt révélateur de l'extension implacable du discours du marché.

\*

En quoi cette pandémie nous concerne-t-elle, non comme citoyens, non comme sujets, mais comme psychanalystes ? Le virus serait-il cette lamelle par laquelle Lacan nous décrivait la matérialisation de la libido, une lamelle qui se glisse partout, en nous aussi, jusque dans nos rêves à l'occasion ?

Certes, nos outils théoriques nous permettent d'analyser les réactions à la pandémie qui se manifestent dans la collectivité, comme Freud l'a fait pour les effets de la guerre <sup>1</sup>. Il y a en effet une similitude, quelque chose nous tombe dessus, exactement comme la réalité de la mort en temps de guerre, si nous en croyons l'inventeur de la psychanalyse. On sait bien que la mort existe, mais surtout pour les autres, en fait on n'a pas les moyens d'y croire. Freud reconnaît en revanche une place prépondérante à l'angoisse sociale, mais tant qu'on arrive à respecter les impératifs sociaux, on arrive à vivre en paix avec. Détail amusant, Freud fait allusion à ce texte dans une de ses lettres à Abraham <sup>2</sup>, le qualifiant de « bavardage d'actualité sur la guerre et sur la mort, pour satisfaire le dévouement patriotique de l'éditeur. »

À propos de cette pandémie, une première question théorique se pose : qu'elle nous tombe dessus en fait-elle un réel, au sens où nous l'entendons et utilisons ce terme ? Oui bien sûr, si nous nous référons à la première définition de Lacan : l'impensable, l'impossible, ce qui fait trou. Mais non, la pandémie n'est pas le réel, notre réel, celui que la science forclôt et qui fait retour dans notre discours, celui d'une jouissance singulière causée par le langage. Le langage est certes le premier bain de *l'infans*, mais

ses signifiants maîtres frappent le corps et y impriment des traces ineffaçables qui nous déterminent comme sujets.

Mais, réelle ou non, remarquons que cette pandémie avait été déjà imaginée par les auteurs de science-fiction et anticipée par les scientifiques, ce qui n'a pas empêché son arrivée de surprendre tout le monde, presque autant que si les extraterrestres avaient débarqué. Tout simplement nous n'y croyions pas et il nous faut maintenant nous rendre à l'évidence de notre ignorance sur ce qui se passe autour de nous.

La similitude de cette pandémie avec la guerre peut-elle être poussée plus loin ? Probablement, les conséquences économiques et sociales encore incalculables produiront des remaniements dans la distribution des richesses et des pouvoirs. Mais il manque à la pandémie la dimension collectivement organisée et canalisée par l'État du déchaînement autorisé des pulsions habituellement réprimées dans le collectif en temps de paix.

Le versant de la misère psychique l'emporte donc sur les joies mauvaises et à ce propos la distinction que fait Freud entre ceux qui combattent et ceux qui sont à l'arrière peut peut-être encore nous aider. Nous pouvons distinguer une armée de soignants qui sont au front et se battent contre le virus au risque du sacrifice, peut-être pas sans une certaine satisfaction ; même si ça fait longtemps que nous ne pensons plus à les applaudir le soir, ils continuent à faire le job, comme on dit. Pour les autres, ce que dit Freud reste d'actualité : « Parmi les facteurs qu'on peut considérer comme les causes de la misère psychique des hommes de l'arrière et contre lesquels il leur est difficile de lutter, il en est deux que je me propose de faire ressortir et d'examiner ici : la déception causée par la guerre et la nouvelle attitude, qu'à l'exemple de toutes les autres guerres, elle nous impose à l'égard de la mort <sup>3</sup>. »

Quelle est la déception causée par le virus ? Il nous saute aux yeux que les États se conduisent comme des voyous et usent du mensonge, que certaines entreprises abusent des aides publiques au détriment du contribuable, que certains individus s'en font un escabeau médiatique au mépris de toute pudeur. Freud en parlait déjà : le voile de l'hypocrisie se déchire et l'illusion se défait.

Quel changement introduit alors cette invisible bestiole dans notre attitude à l'égard de la mort ? Pour Freud, « avec la guerre, il n'est plus possible de nier la mort ; on est obligé d'y croire. Les hommes meurent réellement, non plus un à un, mais par masse, par dizaines de mille le même jour. Et il ne s'agit plus de morts accidentelles cette fois. Sans doute, c'est un effet du hasard lorsque tel obus vient frapper celui-ci plutôt qu'un

autre ; mais cet autre pourra être frappé par l'obus suivant. L'accumulation de cas de mort devient incompatible avec la notion du hasard. Et la vie est redevenue intéressante, elle a retrouvé tout son contenu <sup>4</sup>. »

Freud nous dit clairement ce qui fait l'intérêt de la vie : cesser de ruser avec la mort en s'imaginant pouvoir l'ignorer, et l'affronter réellement. Là, ce n'est plus un jeu de hasard pur, mais un jeu d'alliances où tout prend de l'importance, et qui permet de bien distinguer les choses : d'un côté, chacun est amené à renforcer son lien au groupe, avec ses limitations et ses sublimations ; de l'autre côté, chacun peut déchaîner sur l'ennemi désigné ses pulsions mauvaises, égoïstes, haineuses, destructrices. En clair, la proximité de la mort permet une plus grande netteté et une plus grande intensité des satisfactions pulsionnelles.

Pour revenir à la pandémie, au contraire de la guerre vue par Freud, l'accumulation de cas de mort n'abolit pas la notion de hasard, d'autant que son mode de transmission est des plus bizarres. Cet ennemi insaisissable, comment le haïr ? Il n'est pas surprenant que les conspirationnistes, ces braves hères que le hasard égare, s'énervent. Rappelons que Freud disait qu'« il faut un haut degré de civilisation pour croire au hasard <sup>5</sup> ». Sous-entendu : il faut beaucoup de renoncements...

Pourtant, les illusions, fût-ce au prix de quelques hypocrisies, semblent nécessaires ; elles répondent toutes au besoin fondamental de l'humain, le besoin de protection. Le petit d'homme doit avant tout être protégé pour qu'il soit répondu à ses besoins organiques, mais de surcroît l'amour joue un grand rôle dans la façon dont il pensera pouvoir se protéger lui-même. La pandémie accélère la désillusion vis-à-vis de ceux qui sont censés nous protéger, figure paternelle, figure d'autorité, figure du savoir, toutes ces instances qui en avaient déjà pris un vilain coup avec le discours du marché. Même la bioscience qu'est devenue la médecine, ultime figure du savoir, montre ses limites, alors qu'elle nous promettait de nous débarrasser pour de bon des affaires de mort et de sexe. Ce virus renforce la pente à la survie, impératif dernier toujours plus actuel, mais personne ne sait trop comment s'en débrouiller.

Le sujet contemporain est donc confronté, avec cette pandémie et ses confinements à répétition, à sa solitude et à son impuissance, thèmes qui s'évalent dans notre presse quotidienne.

Nous pouvons ajouter que la psychanalyse apporte quelque chose d'inédit dans la compréhension de la solitude à partir de ce qui s'éclaire du lien entre parlants. Nous pouvons ainsi distinguer la solitude du sujet contemporain de celle de toujours, celle de l'inconscient de chacun. Pour le

sujet contemporain, s'ajoute un ordre de discours qui fait de chacun un prolétaire, qui ne dispose que de son corps pour se représenter.

Ainsi, nous pouvons nous demander si cet épisode pandémique n'est pas précurseur de ce qui nous attend, le discours du marché poussé au paroxysme, accentuant la pulvérisation de l'Un que représentait le maître antique. L'histoire de cette pulvérisation scande la psychanalyse : la guerre dite de 1914-1918, mécanisation aveugle de la mort des combattants ; celle de 1939-1945 y ajoutant la mécanisation méthodique de la mort de tous, rendant effectif l'anéantissement de la figure du père. Elie Wiesel nous l'a crûment dévoilé dans son roman-témoignage, *La Nuit* <sup>6</sup>.

Cette pandémie, comme toutes, accélère les grands mouvements de l'Histoire, et avec les confinements répétés il n'est plus question d'entretenir des liens qui ne soient pas productifs, il n'est plus question d'en créer de nouveaux, et surtout il n'est pas question de s'amuser. « C'est pas une vie », la plainte surgit de partout, accompagnée de ses vieilles compagnes, l'imbécillité collective et la quête d'une autorité protectrice qui ne pourra pas être plus décevante que l'actuelle.

Quel intérêt autre que journalistique ont pour nous ces considérations, ces lectures des phénomènes sociaux et subjectifs qui accompagnent la covid ? Elles ne changent rien, ne permettent de rien prévoir si ce n'est ce qui se passe déjà sous nos yeux, la convergence de la police et du sanitaire, pour un contrôle toujours plus étroit des masses. Quel que soit l'avenir, l'épidémie est un terrain d'expérimentation social aussi riche que les camps l'ont été pour la médecine au milieu du siècle dernier. La restriction des libertés individuelles, justifiée pour des raisons sanitaires, est encore plus facile à imposer qu'avec la lutte contre le terrorisme, qui néanmoins reste toujours d'actualité.

À propos de l'impact du savoir analytique dans la civilisation, Freud et Lacan ont suivi le même chemin : d'un certain espoir désenchanté à l'indifférence. Ainsi, à propos de la guerre de 1918-1914, Freud déplore que les hommes n'aient pas tenu compte des découvertes de la psychanalyse, qui leur auraient épargné beaucoup de souffrances. En revanche, dans le *Malaise* et dans sa correspondance avec Einstein, il est plus fataliste : ils sont comme ça, rien n'y changera.

De même Lacan, le 2 décembre 1966, parlant de la psychanalyse : « [...] en cet enseignement se joue le sort qu'à tous réserve l'avenir de la science – laquelle court aussi, et bien en avant de la conscience que nous avons de ses progrès <sup>7</sup> ». En revanche, en 1973, dans son entretien sur

France Culture, il se contente de qualifier la psychanalyse de « poumon artificiel <sup>8</sup> ».

Considérons notre « minceur », un mot que Lacan adresse à des militants révolutionnaires ainsi qu'à lui-même <sup>9</sup>. Nous ne changerons rien à l'histoire, nous pouvons constater en revanche que l'air n'est pas moins irrespirable que du temps de Lacan : les ressources de la planète s'amenuisent en même temps que se développent les moyens modernes de surveillance. S'y ajoute une manipulation possible des masses par l'excitation immédiate et permanente fournie par les écrans, une addiction entretenue par des algorithmes pilotés par l'IA, l'intelligence artificielle. Nous sommes loin des méthodes d'un des célèbres neveux de Freud qui a aidé les fabricants de cigarettes à faire fumer les femmes pendant que les hommes étaient à la guerre.

À tout cela nous ne changerons rien, mais nous pouvons toujours nous faire l'adresse, ou non, des désarrois subjectifs qui en découlent. C'est à nous, parmi ce « tout-venant <sup>10</sup> », de savoir conduire certains à prendre au sérieux leur désir. Ce débat s'est tenu au Forum du Champ lacanien. Il a été souligné que l'analyse ne se règle pas sur le bien de tous, et encore moins sur les bons sentiments. Voilà qui explique peut-être un phénomène frappant lors de cette pandémie : nos collègues et nos patients ne sont ni angoissés ni déprimés par celle-ci.

*Mots-clés : pandémie, guerre, mort, hasard, psychanalyse.*

---







\*[↑](#) Exposé présenté à la journée d'Espace analytique sur les paradoxes du covid, en décembre 2020, par visioconférence.

1.[↑](#) S. Freud, « Considérations actuelles sur la guerre et la mort », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p. 7-40.

2.[↑](#) S. Freud et K. Abraham, *Correspondance complète*, Paris, Gallimard, 1969, lettre du 4 mars 1915, p. 218.

3.[↑](#) *Ibid.*

4.[↑](#) *Ibid.*

5.  S. Freud, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse* (1933), Paris, Gallimard, 1984, p. 234.
6.  E. Wiesel, *La Nuit*, Paris, Éditions de Minuit, 2007.
7.  J. Lacan, « Petit discours à l'ORTF », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001.
8.  J. Lacan, « Déclaration à France-Culture », retranscription sur le site de Patrick Valas : <http://www.valas.fr/Jacques-Lacan-Declaration-a-France-Culture-en-1973,083>
9.  F. Regnault, « Vos paroles m'ont frappé », *Ornicar ?*, n° 49, Paris, Agalma, 1998.
10.  J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, *op. cit.*